

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LES FANTASQUES.

N. AUBIN, Rédacteur.

W. H. ROWEN, Imprimeur.

PROPRIÉTAIRES.

Ce Journal se publie chaque

LUNDI au No. 2, Rue Grant

St. Roch, près de la Rue St. Val-

tier. Le prix en est de quatre

sous par exemplaire. On peut

avoir le Journal à domicile moy-

ennant un abonnement de quinze

sous par mois, payable d'avance.

Pour le recevoir à la campagne

il faut payer au moins quatre

mois d'avance.

Les ANNONCES seront in-

serées au prix des autres Jour-

naux. Toutes communications

seront reçues, franchises de port

au Bureau, ou chez les Agents

en Ville.



On trouve le Journal au

Bureau du Journal, chez M. J.

SINGAR, marchand de la Haute

Ville, et chez M. ANTOINETTE

Basse-Ville.

AGENTS.

Mont-Ed., chez M. J. Davu-

cauchery, Rue Notre-Damo-

ne, et chez M. LONACE, Bougain-

Rue Ste. Thérèse.

Trois-Rivières, chez M. W.

SERRAVALLE, Etud. en Mod.

Les personnes qui s'adresseront

à l'agence du Fant-

astique, dans les campagnes, sont

priées de nous le faire savoir.

Je ne suis, en somme, que ce que je suis, et je meurs quand il le faut.

Vol. 2. Québec, le 14 Septembre, 1840. No. 39.

MÉLANGES.

SOUVENIRS D'AFRIQUE. — UNE MAUVAISE RENCONTRE.

Il est des gens qui veulent des émotions à tout prix. Les Anglais, par exem- ple, sont renommés pour leur humeur aventureuse, et l'on en a vu s'exposer le cœur de cœur à des dangers imminents, pour faire à jamais le monarque de leur vie, pour se remonter dans des émotions saisissantes leur humeur triste et mélancolique. Je ne sais si un tel remède est bon contre le spleen; je laisse aux gens plus instruits que moi dans la connaissance du cœur humain, le soin de décider cette question.

Toujours est-il que je ne partage pas la manie de ces coureurs d'aventures qui journellement quittent le sol humide et froid de l'Angleterre, pour assister comme acteurs, dans les gorges de l'Apennin, à des scènes de brigands pillant devant tout, quand on est possédé de cette rage, avoir assez de fortune pour faire l'abandon benévole de sa bourse ou de sa montre, aux bandits, qui au dire de bien des personnes dignes de foi, ne sont pas si diables qu'ils sont noirs. Ce

seul motif m'aurait tenu en garde contre une pareille fantaisie, attendu que je n'ai jamais connu le superflu, mais que bien souvent, au contraire, j'ai manqué du strict nécessaire.

Cependant, quoique ne cherchant pas d'aventures, il m'en est advenu parfois d'assez piquantes, parfois aussi d'assez terribles, pour ne pas souhaiter d'en être gratifié de semblables par la suite.

Celle que je vais raconter est encore à ma mémoire ; d'abord elle est récente, et puis elle est si riche d'émotions que de ma vie je ne l'oublierai. La voici.

Campé dans la plaine de Messerghin, point militaire éloigné d'Oran de quatre lieues environ, le régiment de spahis dont je faisais partie n'était pas encore installé complètement dans cette position. Les escadrons de guerre étaient au camp, tandis que l'état-major habitait la ville. Chaque jour de prêt, les maréchaux-des-logis-chefs des quatre escadrons détachés étaient obligés de se rendre à Oran, pour recevoir la solde des mains du capitaine trésorier, et de revenir ensuite pour payer la troupe.

Bien que nous fussions en pleine paix, et que les communications du camp à la ville fussent aussi sûres qu'on pouvait le désirer, le colonel avait donné l'ordre que les quatre maréchaux-des-logis-chefs parlissent ensemble, pour éviter aux nombreux Arabes que l'on rencontrait à tous momens sur les routes la tentation de nous enlever la paie du régiment.

Cette mesure était sage, car, toujours escortés par nos ordonnances, nous n'avions aucun danger à courir ; huit hommes bien armés et bien montés présentaient assurément une force suffisante pour tenir en respect les maraudeurs des Beni-Amer, que le hasard pouvait amener sur nos pas.

Par une circonstance indépendante de ma volonté, il arriva qu'un jour de prêt, je ne pus partir avec mes camarades. L'arrivée à Oran d'un ancien condisciple, comme moi enrôlé volontaire sous les drapeaux et venu en Afrique pour fuir la monotonie de la vie de la garnison, m'avait retenu en ville plus tard que de coutume.

Nous ne nous étions pas vus depuis long-tems ; c'était pour moi un devoir de traiter cet ami, car on ne cause jamais si bien de son pays que le verre à la main. Je tenais à lui prouver que, quoique dans un pays à peu près sauvage, on pouvait néanmoins s'y procurer toutes les douceurs de la vie. J'avais donc commandé, en son honneur, un dîner délicat chez le plus fameux traiteur d'Oran.

Les vins n'avaient pas été épargnés, le champagne surtout. Aussi nos têtes s'étaient-elles échauffées à force de nous porter des santés en souvenir de la France.

Quelque pénible que fût pour moi le moment de la séparation, j'avais cependant conservé assez de raison pour ne pas perdre de vue mon devoir. Nous nous séparâmes en nous disant : Au revoir. Et sautant sur mon cheval que mon spahis tenait en main à la porte de l'hôtel, je partis au galop pour le camp de Messerghin, non sans faire crier après moi maints individus que ma course précipitée dans la principale rue d'Oran avait failli renverser.

Jusqu'à ce que nous eussions atteint le blockaus du ravin, dernière limite de la place, je ne cessai de tourmenter mon pauvre cheval qui docile à l'éperon, semblait avoir des ailes. Il fallut nous arrêter au *qui vive* de la sentinelle placée en vedette ; mais bientôt nous reprîmes notre course, en faisant des tems d'arrêt pour laisser souffler nos montures.

Le grand air et la rapidité du voyage m'avaient un peu calmé. Arrivé sur un mamelon qui domine la plaine du côté du Figuier, dans la direction du lac Seghba, je mis mon cheval au pas, et mon spahis, qui avait ma pipe appendue à l'arçon de sa selle, me la presenta toute prête.

Ces spahis, qui me servait d'ordonnance depuis mon arrivée au corps, était bien l'être le plus bourru que je connusse. Il m'était sincèrement attaché, mais plus sincèrement à mon cheval; aussi lui avais-je laissé prendre un ton de familiarité que ne comportait pas la discipline militaire, mais qu'il avait le bon esprit de n'employer qu'en dehors du service.

Vous avez mis Maleck dans un bel état, dit-il en flûtant de la main l'encolure blanchie d'écume de mon cheval. Il lui faudra ce soir un sa... coup de étrille! Mais vous vous en moquez pas mal, vous.... c'est à moi la peine. Je ne serai donc jamais sous-officier pour cesser une bonne fois de manier l'étrille et la brosse!

Allons, grognard, fais-moi grâce de tes sermons; tu sais bien que je ne les écoute guère.

Et pour couper court à la conversation dont le début me promettait une avalanche d'exclamations plus grondeuses les unes que les autres, je lui offris un morceau d'amadou allumé pour placer sur la pipe écourlée qu'il tenait à sa bouche. Mon geste fut compris. Mon grognard ralluma sa pipe, et tout entier au bonheur d'aspirer la fumée du tabac, il me laisse tranquille.

Nous marchions ainsi de compagnie, fumant tous deux et ne disant mot, lorsqu'à quelques pas devant moi japerus cinq Arabes groupés en cercle près du chemin. Leurs chevaux débridés étaient entravés non loin d'eux; mangeaient quelques rares brins d'herbe que le soleil n'avait pas entièrement brûlés.

A leurs bourrous blancs, à leurs lummaks (1) de maroquin, je jugeai que c'étaient des chofis. Je connaissais parfaitement tous les scheïks appartenant aux tribus alliées des Douairs et Smelabs. Ceux-là me parurent étrangers, et je pensai, avec raison, que c'étaient des Beni-Amer qui, au retour du marché, avaient fait une halte de quelques heures pour attendre leurs serviteurs qui sans doute venaient derrière nous conduisant les bêtes de somme. En passant, présidant eux, je saisis quelques paroles qu'ils échangeaient à notre sujet. L'aphrase, qui parvint à mon oreille me donna la mesure de leurs dispositions peu bienveillantes à l'égard des spahis en général. *Koumi ben beniduk, empchi, al krara*. Il me serait difficile de donner la traduction littérale de ces mots; l'oreille de mes lecteurs aurait trop à en souffrir.

Au trot, hélas! je à mon spahis. Ces grognards-là, fiers de leur nombre, nous injurèrent gratuitement. Il me turde de m'être plus à la portée de leurs insolentes épithètes. Gros (c'était le nom de mon spahis) me répondit par un juron énergique que l'on pourrait traduire ainsi:

— Ah! si ils n'étaient pas cinq, comme je leur serais rengrâmer ces paroles!

puis nous repartimes rapidement.

(1) Bottes doubles que les Arabes riches portent à cheval.

LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 14 SEPTEMBRE, 1840.

MR. BUCKINGHAM ET SES DISCOURS SUR L'ÉGYPTE ET LA PALESTINE.

Je n'ai encore rien dit à mes lecteurs de l'arrivée à Québec de cet intéressant voyageur et je leur en devrais de nombreuses excuses si mon silence à son égard avait pu empêcher une seule personne d'aller assister à ses séances aussi instructives qu'amusantes ; chose que je n'ai nullement la présomption de croire.

Parlons franchement.

La renommée qui voyage sur l'aile rapide et complaisante des gazettes, des affiches bigarrées, des pamphlets émerveillés, enfin du *puff* habillé de toutes les façons, m'avait joué tant de vilains tours, m'avait causé tant de déceptions, m'avait occasionné de si fréquents baillements que j'étais d'une défiance des plus susceptibles sur le mérite de Mr. Buckingham. Plus il était vanté, plus je pensais qu'il avait besoin de l'être, et cette prévention était arrivée à un tel point chez moi que je ne pus me laisser entraîner à la première de ses séances. C'est un bien grand péché, dira-t-on, que de se laisser ainsi préjuger ; je l'avoue, mais en même tems j'espère en obtenir le pardon par la confession naïve que j'en fais. Cela ne suffit cependant point ; il faut le réparer par une franche déclaration de la vérité. Prouvé donc par les éloges verbaux de personnes de ma connaissance, je me rendis à la seconde soirée, où l'aimable discoureur n'avait pas parlé bien long tems que je regrettais de ne l'avoir pas entendu auparavant et me promettais bien de revenir aussi souvent qu'il nous favoriserait de ses habiles leçons. Je puis résumer en peu de mots l'impression qu'il me fit ; c'est ce que j'ai entendu de mieux en ce genre sous tous les rapports, et les deux heures que dure chaque discours passent comme un instant ; instant pendant lequel cependant on acquiert des connaissances que d'énormes volumes de voyages donneraient à peine.

Mr. Buckingham est un orateur souvent profond, toujours agréable et fécond. Sa parole est très intelligible ; et, quoique son mode ordinaire soit celui de la conversation descriptive, il sait néanmoins, quand il lui plaît, répandre sur son style un parfum oriental poétique qui vous charme et vous transporte. à votre insu, dans les palais enchantés et voluptueux des Mille et une nuits. Sous le point de vue positif surtout, il donne d'utiles et profonds aperçus, aussi bien commerciaux que politiques. Mais ce qui plaît surtout en lui, est l'extrême libéralité de ses idées ainsi que la tolérance qu'il cherche à inculquer à ses auditeurs. — Ses trois premières séances ont roulé sur l'Égypte dont il a décrit l'histoire, la géographie, les antiquités, les productions et les mœurs de ses habitans avec une méthode toute nouvelle, sur laquelle il répand l'intérêt le plus vif et la plus grande clarté. Les anecdotes si gaies dont il parseme son récit le diversifient agréablement et gravent plus profondément dans la mémoire les sujets qu'il traite. Les trois soirées qu'il doit donner encore pour compléter son cours, rouleront sur la Palestine, cette terre si intéressante pour les chrétiens. Nous engageons beau-

coup ceux de nos lecteurs qui entendent l'anglais et surtout ceux qui l'apprennent, à profiter de cette occasion (s'il ne l'ont point fait déjà) d'aller entendre un orateur dont la diction est aussi pure et aussi élégante que celle de Mr. Buckingham, persuadés qu'ils nous sauront gré de la recommandation, s'ils ont la curiosité de la suivre.

Outre ses talents reconnus et ses profondes connaissances, Mr. Buckingham a de nombreux titres à l'intérêt général. Parti fort jeune, comme marin, fait prisonnier puis délivré et nommé au commandement d'un navire dès l'âge de 21 ans il eut maintes aventures, et par conséquent mille occasions d'observer les mœurs et usages des pays qu'il parcourut. Tour-à-tour, marchand, marin, agent et ami du Pacha d'Egypte, il traversa les contrées orientales en tous sens; et a consacré en divers ouvrages estimés les résultats de ses observations et ses idées sur le parti à tirer de ces pays sur lesquels l'attention envieuse des grands pouvoirs est aujourd'hui fixée. Après s'être établi dans l'Inde, où il possédait une assez brillante fortune, il dut s'en expatrier et y abandonner ses biens à la fumeuse Compagnie dont il déplorait le monopole et la tyrannie, et qui lui fit expier par d'inouïes persécutions, la libéralité de son esprit et la liberté de sa parole. C'est dans le but d'éclairer, par des discours et des publications, le public d'Angleterre sur la politique égoïste de la Compagnie et sur le danger de renouveler son privilège, qu'il est venu s'y établir et qu'il a plus tard entrepris le grand pèlerinage littéraire, qu'il est sur le point d'achever.

Nous avons consacré au sujet de cet aimable voyageur plus de place que nous n'avons coutume d'en donner à des sujets sérieux; mais si cela peut engager quelques uns de nos amis à l'aller entendre, nous ne le regretterons pas; ni pour eux ni pour lui, ni pour nous. D'ailleurs lorsque plus tard nous jetterons les yeux sur ces pages, elles nous rappelleront les agréables et utiles soirées qu'il nous a procurées, ainsi que les connaissances que nous y avons puisées.

La prochaine soirée de Mr. Buckingham aura lieu demain soir au THEATRE ROYAL, les billets d'admission sont d'un écu, admettant une personne aux loges, deux au parterre et trois dans les galeries.

DE MEME QU'UN MALHEUR, UNE BETE NE VIENT JAMAIS SANS L'AUTRE.

Québec a été cette année tout particulièrement favorisé de la vue de toutes sortes de bêtes curieuses. (Nos lecteurs sont priés de ne point faire d'allusions inconvenantes.) Nous avons eu les chevaux savants du cirque et nous possédons actuellement de charmants crocodiles ainsi que monsieur SYMES, Esquire, tout vif, avec le double avantage de pouvoir l'admirer aussi en peinture. Mais parlons d'abord des crocodiles, puis nous dirons quelques mots de monsieur Symes; chaque bête aura son tour.

Toute personne qui descend ou qui monte la côte de la basse-ville voit à moins qu'elle ne soit aveugle, un immense tableau représentant un colosse de crocodile en train de s'amuser à croquer tout cru un homme qui ne paraît pas plus gros dans sa gueule qu'une souris dans celle d'un chat. L'allégorie est vraiment attrayante, aussi tout individu qui sent battre un cœur dans sa poitrine et un frenté sous dans sa poche ne peut-il se dispenser d'aller faire une visite au monstre. Il entre en tremblant et regarde tout autour de lui de crainte que la terrible bête ne s'élançe tout-à-coup et ne le happe dans un moment de distraction. N'apercevant rien, il demande où se loge le dangereux monarque du Nil. On le

prie alors de regarder au fond d'un seau d'eau où au lieu d'un gigantesque animal il aperçoit une collection de petits crocodiles dans la plus tendre enfance ; il y en a depuis la grandeur du petit lézard jusqu'à celle du grand lézard ; au lieu d'un vous en voyez cinquante. Pour vous rassurer on vous prévient qu'afin de les empêcher de mordre on leur a arraché toutes les dents les unes après les autres, les petites et les grosses ; vous ne manquez pas de trouver cela un moyen ingénieux et surtout efficace contre la morsure du crocodile. La quantité tient ici lieu de la qualité. Il est vrai que tous ces petits crocodiles réunis en feraient un assez décent ; mais au point où en sont les choses celui qui est peint sur la porte est beaucoup plus magnifique que ceux qui sont dedans. En conséquence je conseillerais au propriétaire de faire payer trente sous pour entrer et un écu pour rester dehors. Ce ne né serait là que de la justice. C'est sans doute pour cette même raison que monsieur Symes prend trente sous pour montrer son portrait, tandis qu'il laisse voir l'*original* pour rien. Avant de quitter les crocodiles il faut que je mentionne aux amateurs que ces petits espiegles sont à vendre. S'ils ont quelques présents à faire à leurs belles, ils ne pourraient rien trouver de mieux ; jusqu'à présent on a donné de jolis chiens en signe d'amitié et de fidélité ; c'est vieux cela, c'est usé. Aujourd'hui on présente à une amante cruelle, en signe de reproche, et comme l'image de son cœur, un superbe crocodile. Cela constitue une satire très mordante.

C'est sans doute l'effet qu'à produit sur monsieur Symes le crocodile peint sur toile, qui lui a donné l'idée d'avoir une enseigne pour son magasin. Il a vu que les chalands étaient attirés par l'horrible, il a conçu, im médiatement le projet lumineux de se faire peindre en chef sauvago ! Pas plutôt dit pas plutôt fait. Mais avant de livrer l'enseigne précieuse à la vue avide, mais peu généreuse du vulgaire, il a voulu, en véritable marchand, tirer parti de la badauderie publique. C'est pour cela que ceux qui passent près du coin de la rue Buade voient une affiche qui les invite à payer trente sous et à aller voir le tableau de la réception d'un chef huron. Si vous êtes tant soit peu bonasse, ou que vous visiez à la réputation d'amateur des beaux-arts, vous tirez la somme requise et vous entrez. C'est alors que s'offre à vos regards le célèbre chef huron, le guerrier invincible, le protecteur de sa race, le terrible HOT-A-SA-WA-TZI ! *alias* tout uniment Robert Symes, Esquire, marchand de rubans et de calico. L'immortel héros du comptoir est gravement assis sur un rocher ; il est revêtu de la capote bleue à épaulettes rouges et jaunes ; ses jambes sont enveloppées des *mitas* classiques chez les nations sauvages civilisées ; il est chaussé du brodequin de peau d'original brodé eu perles de son propre magasin ; sa tête est recouverte d'une espèce de bonnet à poils, orné de plumes qui ont passé probablement d'un dindon à l'autre ; ses bras sont ornés par de magnifiques bracelets de fer blanc ; sur sa poitrine brillent glorieusement les médailles que lui ont prêtées les chefs de Lorette, et, pour achever, à sa ceinture pend une hachette vierge et presque aussi innocente que celui qui la porte. La ressemblance fait assez honneur au peintre qui s'est laissé aller à cet extravagant tableau ; le coloris un peu fort du visage donne à penser que la fantaisie de cette bouffonne mascarade vit chez l'original à la suite d'un diner copieux et fortement humide.

Autour du héros sont groupés tous les chefs du village de Lorette, et l'on voit facilement que les affreuses grimaces qu'il font, proviennent de leurs efforts pour s'empêcher de rire.

Quand monsieur Symes aura bien montré son tableau il est probable qu'il va

s'exhiber à son tour et placer ce même tableau sur la porte, justement comme le propriétaire des crocodiles a fait pour ses petits monstres. La spéculation ne sera pas mauvaise.

Plaisanterie à part, comme objet d'art, et sous le rapport du travail le tableau est assez recommandable ; mais il nous semble qu'un peintre, après avoir été forcé de faire une caricature aussi ridicule, devrait se respecter assez pour s'opposer à son exposition publique.

CORRECTION:

Le dicton. *Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son* se trouve chaque jour vérifié, et ceux de nos lecteurs qui auront lu la lettre d'un BARBARE contenue dans notre dernier numéro n'auront pas manqué de blâmer tout bas et peut-être même tout haut le docteur qui s'y trouvait attaqué. Maintenant, nous même, qui n'avions entendu qu'une cloche, nous faisons chorus avec le public dans le concert de reproches qu'il élevait contre le *Barbare* qu'attaquait UN BARBARE. Aujourd'hui nous avons entendu l'autre cloche et nous n'hésitons pas à déclarer qu'elle a un tout autre son. Le médecin qui s'est trouvé désigné dans la lettre en question est venu rétablir les faits à l'appui desquels il nous a donné des preuves qui nous obligent à rejeter sur notre correspondant tout l'odieux dont il voulait couvrir celui qu'il attaquait. Nous avons donc le plaisir de relever les erreurs contenues dans la lettre d'un *Barbare* et de dire que son voisin, qu'on accuse de ne point suivre strictement les articles de la société de tempérance, ne fut poursuivi qu'à la dernière extrémité, et que sur la menace de ne point payer sans y être forcé. De plus, le compte de un louis quarante chelins, se trouve expliqué par des soins et des remèdes en d'autres occasions que celle citée par le *Barbare*. Quant à l'opération de la division du filet, elle fut faite sur un autre enfant, en sorte qu'elle devait en toute justice être payée séparément. Nous espérons que cette explication suffira.

Aux libres et indépendants électeurs Hurons du village de Lorette et des forêts environnantes.

HONORABLES ET CHERS FRÈRES.

Hâ woni che ma nera et cha haratanha se nioutse carambolbolhol paleroscompotse tsiounotsi eh eh eh antenorotaparapatolsi esse te nouispolaoua ma, Hot-n-sa-wa-tsi, Robert Symes, l'squiro. C'est-à-dire, pour votre intelligence, mes chers frères (car en votre qualité de sauvages vous n'entendez que le français) Hot-n-sa-wa-tzi Symes, écuyer, votre frère, fait bien des vœux pour que le Grand esprit soit avec vous et qu'il vous donne la sagesse du poulet, la prudence du poisson, le courage du crapaud, l'intelligence de l'âne et la patience du scorpion, pour écouter les paroles qu'il vient vous adresser et auquel il espère que vous prêterez l'attention qu'elles méritent. J'ai dans ma cave deux barriques du rhum le plus sauvage, c'est-à-dire le plus naturel, et je le réserve seulement pour vous, mes chers frères et compagnons d'armes.

Mes chers frères.

Vous savez que les gouvernements sont ingrats ; je n'ai pas besoin de vous le dire, cependant je vais vous en donner des preuves. Vous vous rappelez que durant la rébellion canadienne je fis mes efforts pour arrêter, enchaîner, emprisonner, accuser tous ceux que je soupçonnais d'avoir quelques idées de

liberté, et je soupçonnais tout le monde; dans mon zèle infatigable j'ai failli me mettre moi-même au cachot; tout cela était bien conséquent chez un homme libre des bois, un enfant naturel je me trompe, je veux dire un enfant de la nature. Vous savez tout ce que j'ai souffert, passant les nuits d'hiver auprès de mon feu en attendant le retour de mes espions, et les jours derrière mon comptoir attendant la pratique, ou bien courant les campagnes à la recherche des fusils, des balles, des barils de poudre qui devaient y être ensevelis par ces patriotes altérés de sang. Vous savez tout cela puisque pour m'en témoigner votre satisfaction vous m'avez accordé la récompense que je vous ai demandée et vous m'avez nommé l'un de vos chefs. L'univers le suit!

Malgré les immenses services que j'ai rendus à la reine, elle m'oublie et ne fait pas plus de cas de moi que si je n'étais qu'un simple individu. Le représentant de la royauté devrait avoir cependant plus de considération pour un confrère. N'importe, ma loyauté pour laquelle j'ai tant sué et par laquelle j'ai tant fait suer les autres ne s'est point refroidie. Je suis inviolable dans mes sentiments. Je vous le dis, la justice s'est enfuie du sein de la civilisation; on ne la trouve plus que parmi vous, mes chers frères. Exemple: le gouverneur a nommé un conseil de ville; il a choisi même pour en faire partie des gens que j'ai souvent soupçonnés de rébellion, et l'on me jette de côté. Comment pourra-t-on faire quelque chose sans moi, je vous le demande? Saura-t-on même faire des embarras? Je le crois avec peine.

Maintenant mes valeureux frères, je viens vous offrir mes services pour vous représenter au Parlement Uni des Canadas.

Lorsque l'absurde chambre d'assemblée était en force, il ne s'agissait que d'avoir du génie pour y être élu; le premier malotru, avec seulement de l'esprit et de l'éducation y était reçu à bras ouverts; mais la sage gouvernement d'Angleterre a mis bon ordre à cet abus. Pour représenter le pauvre peuple il faudra avoir 500 louis de propriétés. Donc braves sauvages je ne vois que moi parmi vous pour vous représenter. Si vous me demandez quels sont mes principes, je vous dirai que je n'en ai point du tout; donc je suis indépendant. Je vous ferai seulement la déclaration que je me prononce pour l'entrée libre des liqueurs fortes et des vins; car il n'est rien de tel pour réchauffer la loyauté chancelante. Vous en savez quelque chose et moi aussi. Je voterai indéfiniment pour les taxes sur tous les produits de la terre. Vous n'en usez pas, ainsi c'est un moyen de vous protéger. Je ne vous en dis pas davantage pour le moment; car j'entends quelqu'un à la boutique, il faut que j'aille mesurer pour quatre sous de dentelle. L'envie de servir la patrie ne doit pas empêcher de servir la pratique.

Mes chers frères, folinata rotse postamenouistio cotse

Avec lequel j'ai bien celui d'être

ROBERT SYMES, *Esquire!*

Fantaisies.

On a l'air bien embarrassé dans le choix d'un représentant pour la Haute-Ville de Québec. Il faut pour ce poste difficile un homme de bonne contenance. Saprelotte! que ne prend-on l'éditeur du *Mercurius*?

Mr Poulet Thomson reproche aux chambres d'Assemblée d'avoir gaspillé l'argent public. Cela rappelle la parabole de notre Seigneur à propos de la paille qu'on voit dans l'œil du voisin et de la poutre qu'on n'aperçoit pas dans le sien.

Monsieur Thomson parcourt les Canadas d'un bout à l'autre. Il n'avait pas besoin de cela pour nous prouver qu'il bat la campagne.